

de stérilité et de douil, les champs n'ont rien produit, les greniers sont vides, l'*Emeraude des m. rs* n'a plus rien de son éclat d'autrefois. On y voit tous les jours de pauvres infortunés tomber d'inanition dans les rues des grandes villes, d'autres, pâles et abattus, ne pouvant rien trouver pour apaiser leur faim, sont réduits à arracher aux arbres des forêts leurs feuilles ou leurs racines pour échapper à la mort la plus affreuse. Hâtons-nous cependant de reconnaître que la phase la plus critique est aujourd'hui passée, et que, grâce à l'abondance des offrandes qui lui viennent de toutes parts, l'Irlande se voit enfin en état non seulement de chasser la famine, mais encore de confier à la terre au printemps une abondante semence. Rien de plus beau que l'empressement avec lequel toutes les nations sont venues au secours de ce peuple intrépide et croyant. Les villes ont voté des \$5,000,000, certains particuliers, et certains journaux plus puissants que l'*Abeille*, des \$1,000,000, notre pays lui-même devra compter pour plus de cent mille piastres dans ce beau zèle de la charité. La principale cause de cette misère est la mauvaise récolte de l'an dernier en Europe, et l'un de ses effets, selon les plus experts, serait de faire passer en Amérique quelques milliers d'émigrés dans le cours de cette année. Puisse cette nouvelle population ne pas venir augmenter le nombre des pauvres délaissés de nos villes, mais aller de suite chercher une existence sûre et facile dans les vastes contrées du Nord-Ouest et du Lac St-Jean.

La misère des peuples, si grande qu'elle soit, n'est cependant pas la plus grande préoccupation des Etats; surtout l'atmosphère semble chargée de conspirations et de tempêtes. Pendant que Gonzales décharge son arme meurtrière sur Alphonse et Christine, que le Czar ne voit pas passer une semaine sans avoir une conspiration à réprimer, un assassin à éviter, de toutes part les nations s'arment, les diplomates s'agitent, l'univers en émoi attend à chaque instant l'issue de ces symptômes alarmants. On prête à Bismark l'intention d'ouvrir lui-même la croisade des gouvernements contre les sectes secrètes qui ébranlent partout la société; mais il s'y prend peut-être un peu tard, et heurte sera l'Europe si elle n'éprouve pas encore quelque choc formidable, avant de vomir de son sein cette lie impure, corruptrice de toute société, ennemi de tout frein et de tout gouvernement.

En attendant, la mort frappe à coups redoublés dans les rangs des grands et des savants comme dans ceux des ignorants et des pauvres. Dans l'espace de quelques mois la France a perdu trois hommes dont l'histoire conservera longtemps les noms; Ponjoulat, Mgr Gaumo et Jules Favres. La mort du premier, historien et publiciste distingué, a créé, dans le camp des royalistes et des catholiques, un vide que le royal exilé de Goritz a su fort bien apprécier dans une

magnifique lettre adressée à l'*Union*, journal dont Ponjoulat était le principal rédacteur. Mgr Gaumo, prêtre apostolique, auteur de plusieurs ouvrages recommandables, fut, avec M. Louis Vuillot, l'un des plus ardents antagonistes de Mgr Dubanloup dans la fameuse discussion sur les classiques chrétiens et payens.

Certes le rôle de Jules Favres, pour avoir été joué en plus haut lieu, n'est pas moins inférieur à celui des écrivains dont nous venons de parler. Plusieurs fois associé comme ministre au gouvernement de la France, il y joua un rôle peu glorieux. Aussi incapable de prévenir les événements que de les dominer, il fut, d'après plusieurs publicistes, l'une des plus pauvres figures du siège de Paris en 1870. Doué d'une éloquence remarquable, il l'employait trop souvent à la défense de causes compromises, en politique surtout. On l'a comparé à la vipère, qui ne peut voir une jatte de lait sous se précipiter sur elle. Sa conduite en 1870 a été particulièrement empreinte d'une déplorable faiblesse, alors qu'il eut fallu tant d'énergie pour recueillir les épaves de la France qu'on voulait démembrer. Né catholique, il est mort malheureusement loin des secours de la religion, son épouse, qui est protestante, n'ayant pas voulu lui permettre de voir un prêtre à ses derniers instants. Telle vie, telle fin! Tous ces personnages étaient plus que septuagénaires; le dernier a déjà été remplacé à l'Académie par le duc d'Audiffret-Pasquier, ex-président du Sénat.

Co Sénat de France, qui avait été jusqu'à ce jour la digue contre lequel était venu se briser le torrent révolutionnaire et impie de la Chambre d'Assemblée, a cédé sur la question de la loi Ferry.

Enregistrons avec bonheur les énergiques protestations de M. Wallon, de Broglie, Chesnelong, qui se sont faits les défenseurs de la cause sacrée de la liberté d'enseignement. Puisse la France ouvrir bientôt les yeux, et comprendre enfin qu'elle ne trouvera de salut que dans le respect de la religion et de ses ministres!

EMÉNOU

Dieu vous le rende!

(Suite et fin.)

### III. — MORTS ET BLESSÉS.

On arrivait au bivac. La nuit était noire et la terre couverte de neige. Aussi loin que portait le regard on ne voyait que cadavres.

Pressés les uns contre les autres, épuisés de fatigues, tristes et silencieux, les soldats entouraient les feux. Vous auriez pu voir alors deux hommes s'éloigner des groupes, une lanterne à la main :

— Vous allez vous faire enlever! leur cria le capitaine.

— Il faut bien chercher notre officier répondirent les deux enfants de la Bretagne.

Bientôt on les perdit de vue. Ils al-

laient de mort en mort, éclairant, de leur lanterne, les pâles visages des victimes. Leur marche était lente; le froid troublait leur vue, et les balles prussiennes sifflaient à leurs oreilles. Ils se traînaient ainsi depuis plus de deux heures, lorsque le petit Yves fut atteint d'une balle qui lui traversa la jambe, sans briser l'os. Il tomba, se releva promptement, entouré la blessure d'un mouchoire et reprit son chemin. Combien de fois ne pensèrent-ils pas que leur recherche était couronnée de succès! Tous les morts se ressemblaient, avec leur voile de neige et leurs papiers closés. Enfin, Yves jeta un pêtit cri où la douleur se mêlait à la joie. Leur officier était là, devant eux, raidi, glacé, presque enseveli sous la neige. Le sang était durci sur la plaie, et ses bras étendus en forme de croix étaient à peine visibles, car d'autres morts les avaient, en tombant, enfoncés dans une neige rougie par des traînées sanglantes.

— Il est mort, dit Gourhaël, mais levons-le pour qu'on l'enterre pres d'une église.

Alors ils emportèrent le corps d'un homme dont ils ne savaient même pas le nom. Ils risquaient leur vie pour celui qui avait été *bon*. Tous deux pleuraient en silence, et leurs larmes se changeaient en glaçons. La lanterne ne les éclairait plus; elle demeurait abandonnée sur le champ de bataille et rappelait ces lumières que la piété des familles place auprès du lit où reposent les restes du chrétien. Ils marchaient donc dans l'ombre, foulant aux pieds ceux qui étaient tombés la veille.

### IV. — DIEU VOUS LE RENDE.

Ils arrivèrent enfin au bivac avec leur précieux fardeau. Plusieurs chirurgiens accoururent; un grand nombre d'officiers se réunirent. On tenta tous les efforts possibles pour rappeler la vie dans ce corps percé, meurtri et glacé. Depuis minuit jusqu'à trois heures du matin, tout espoir semble perdu. Enfin, un peu avant quatre heures, celui qui était mort semble revenir à la vie. Les soins redoublent, et, le soir, l'officier ouvre les yeux. Il promène autour de lui un long regard indécis... Tout à coup, une larme glisse sur ses joues, un éclair fugitif brille dans ses yeux, ses lèvres cherchent à sourire; il a vu les gants de ses petits soldats. Ces enfants ne l'ont pas abandonné un seul instant; ils sont là avec ces gants qui, par de rudes frictions sur le cœur de l'officier, ont rétabli la circulation du sang.

Neuf années nous séparent de ces événements, Les deux petits Bretons sont rentrés, l'un dans sa ferme, près de Lorient, l'autre dans son atelier de coutellerie, Hennebont. Tous deux ont conservé les gants de la campagne.

L'officier, qui est général, pense souvent aux deux petits soldats, et à cette parole de l'un d'eux: "Dieu vous le rende!"

G. A.